



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

**À travers l'Orient, 1930 : itinéraire de la frontière du Cambodge à Paris par les Indes et le proche Orient / Max de Saint-Félix**  
**éd. E. Figuière, 1931**  
**cote : 57.153**

À la différence des recensions habituelles qui ne s'intéressent qu'aux publications les plus récentes, celle-ci concerne un ouvrage paru il y a un peu plus de quatre-vingts ans ! On peut s'en étonner, on devrait s'en féliciter. Initiative louable, à renouveler tant par souci épistémologique que par simple pragmatisme. La soif fébrile d'histoire que connaît notre époque ne peut que profiter des témoignages de ceux qui l'ont vécue, subie, marquée, en œuvrant par leur abnégation pour un monde qu'ils voulaient meilleur. Or, à côté d'illustres personnages, bien présents dans notre mémoire, il en est d'autres qui auraient mérité de l'être, mais que l'histoire a injustement oubliés. La faute en incombe, d'un côté aux plagiaires, prévaricateurs, marchands de vent infiltrés parmi les premiers, de l'autre, à la modestie des plus nobles parmi les seconds, au nombre desquels figure l'auteur du livre que nous allons étudier. Les quelques éléments biographiques qui suivent sont, à ce titre, édifiants.

Max de Masson de Saint-Félix est né en 1882, dans une famille rouergoise de gentilshommes d'épée et de robe, figurant dans l'*Armorial des principales maisons et familles du royaume*<sup>2</sup>. À l'âge de dix-neuf ans, il s'engage dans l'armée pour trois ans, puis entreprend des études et obtient une licence en droit. Admis à l'École coloniale dont il sort en 1909 titulaire d'un doctorat en sciences politiques, il est affecté en A.E.F. Mobilisé en 1914, on le trouve en première ligne sur le redoutable éperon des Épargnes, théâtre des combats mémorables. En 1915, son état de santé le contraint à une longue convalescence au terme de laquelle il est réaffecté au Ministère des colonies. De 1916 à 1923, il occupe des postes successifs en A.E.F., à Madagascar, en A.O.F. Pris comme chef de cabinet par le gouverneur général Merlin, il le suit en Indochine. Le pays le séduit au point qu'il y fera deux séjours, entrecoupés de voyages en Chine, au Japon et au Siam.

Observateur attentif et lucide, il a conscience que « *la fièvre qui secoue l'Asie depuis plusieurs années n'a pas épargné nos possessions d'Extrême-Orient* ». Visionnaire, lorsqu'éclate la « rébellion de Yên Bái » au Tonkin, le 10 février 1930, il vient tout juste de terminer « *un volumineux ouvrage où, après avoir démonté pièce par pièce, le mécanisme de la domination française en Indochine, il démontrait les périls qui menaçaient celle-ci à bref délai* ». Rappelons que cette mutinerie qui retentit comme un coup de tonnerre dans « *la*

---

<sup>1</sup> 

Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).

<sup>2</sup> NDLA. Pierre-Paul Dubuisson, *Armorial des principales maisons et familles du royaume, particulièrement de celles de Paris et de l'Isle de France*. Paris 1757. 2 vol., p. 126, 2.



## Académie des sciences d'outre-mer

*douce quiétude de l'opinion française* », fut l'œuvre du Viêt Nam Quốc Dân . Ce parti nationaliste regroupait, à côté d'étudiants, d'intellectuels, de paysans et d'ouvriers, des tirailleurs annamites servant dans les troupes coloniales. Vite écrasée, la sédition n'en révélait pas moins, - du côté vietnamien, un profond malaise social fruit de trop d'injustices, une volonté d'indépendance et le rejet du système colonial -, du côté français, une méconnaissance des problèmes, des mentalités, une piètre coordination des services militaires et civils. Max de Saint-Félix, eu égard à ses états de service, à son intelligence profonde des besoins d'une Indochine à laquelle il s'était sincèrement attaché, semblait tout désigné pour y accomplir une œuvre durable. Sans raison, on le nomma lieutenant-gouverneur au Moyen-Congo, en charge des finances. Les malversations, les falsifications qu'il y découvrit (p. 2) le contraignirent à en aviser le ministre. Sa clairvoyance et sa probité lui furent-elles reconnues ou imputées ? Vinrent la guerre, puis l'armistice. Mis à la retraite par le gouvernement de Vichy, à cinquante huit ans (1940), il entra dans la Résistance. On a malheureusement perdu la trace du « volumineux dossier », somme de son expérience indochinoise qu'il se refusa toujours à publier pour « des raisons de convenance et d'opportunité ».

Les huit chapitres que compte le livre, vont nous conduire du Cambodge jusqu'en Grèce. La trame anecdotique qui donne vie au récit, est émaillée d'entretiens, de réflexions à visée pédagogique, comme autant de flashes éclairant une actualité qui fut la sienne, avant d'être notre histoire. Courtois, il sait poser les vraies questions, reconnaître les torts de son propre camp. Discret, il ne dévoile jamais l'identité de ses interlocuteurs, qu'ils soient étrangers ou appartiennent au cercle de ses amis.

**(Ch. I) De la frontière du Cambodge au Siam.** La splendeur de Bangkok le fascine avec sa « ... floraison de temples, de colonnes, de "phra" coiffés de tiaras aiguës ou phalliques, flamboyant tous de couleurs vives... De ces toitures éblouissantes descendent de minuscules clochettes en formes de feuilles de l'arbre de Bouddha qui tintent au moindre vent ». Comment ne pas succomber à la nostalgie d'un riche album de souvenirs qui fait écho à une réalité bien vivante ? La légèreté du ton, la beauté des images sont bien propres à séduire quiconque a compris que la forme était l'expression la plus fidèle du fond. Pourtant, on ne s'y trompe guère, il faut aller au-delà des clichés. À l'époque, l'exotisme faisait recette, fleurissant sous la plume d'écrivains talentueux comme Roland Dorgelès, Francis de Croisset, Pierre Benoit. L'invitation au voyage délivrée par ce genre littéraire à la mode, offrait une vision romantique d'un ailleurs conventionnel, juste bon à satisfaire l'imaginaire paresseux de lecteurs convaincus que, de tous les transports, le rêve restait le moins coûteux. Tout autre est le dessein Max de Saint Félix ! En nous éveillant à des réalités politiques, sociales dérangeantes, il remet l'exotique à sa juste place : il sera le décor aux multiples tableaux qu'il nous dépeint sans concession, tandis que tragi-comédies humaines, farces sociales, mélodrames politiques occuperont, non sans humour, le devant de la scène. Jamais il ne s'égare hors de la voie qu'il s'est tracée, il demeure un grand commis de l'État en mission, et non "un sous-préfet aux champs". Délaissant les splendeurs du Siam, il en analyse la puissance militaire (p. 18-19), puis l'économie qu'il juge « excellente » (p. 19-20), notant au passage, *ad usum delphini*, que ce pays est désormais : « terre d'accueil pour les Indochinois hostiles au régime colonial français » !



## Académie des sciences d'outre-mer

**(Ch. II) Malaisie. Birmanie.** Lors de son séjour à Penang, face au nombre des immigrants chinois appelés par le gouvernement anglais en raison de leur caractère industriel, il écrit : « *On peut s'attendre avant moins de 25 ans à les voir représenter plus de la moitié de la population de la "British Malaya"* » (p. 31). Prévision vérifiée par des statistiques de 2010, Penang de fait, comptant 45, 6% de Chinois, contre 43, 6% de Malais. À bord de l'*Egra*, le vapeur qui les mène à Rangoon, il surprend une discussion édifiante entre un avocat indien de Lahore, ardent partisan du départ des Anglais de Birmanie et un commerçant chinois de Hongkong qui, pour « *ne les aimer guère* », n'en prévoit pas moins « *un joli gâchis quand ils auront quitté le pays* » (p. 40).

**(Ch. III) L'Inde anglaise.** Elle occupe presque un tiers de l'ouvrage, offrant une pittoresque galerie de portraits. Tel ce négociant intouchable de Pondichéry devenu chrétien qui apprécie la sollicitude des Anglais envers ses semblables, traite du système des castes, critique l'organisation électorale du pays (p. 45-50), ou encore cet avocat de Delhi, remis aimablement à sa place par M. de Saint-Félix, pour avoir qualifié le susdit intouchable de « *mouchard des Anglais... traître à son pays* » (p. 50-51). Un exposé, heureusement plus nuancé, nous est donné par un certain « *M. R., un Indien de haute culture* » (p. 57-71), en réponse aux questions du Français. Vous jugez sanguinaires les rites hindous du temple de Kali à Calcutta ? Relativisons-en la portée. Des pratiques spectaculaires s'observent également chez les chrétiens et les musulmans. Que penser des efforts des colonisateurs en matière de développement ? Les travaux d'irrigation, les 62.000 km de voies ferrées, etc., pour appréciables qu'ils soient ont été réalisés à des fins militaires au lendemain de la terrible « *mutiny* »<sup>3</sup>. Notre compatriote, cite alors François de La Rochefoucauld : « *Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer* ».

Deux mondes se rencontrent sur le sol indien, irréductibles au point qu'on imagine mal qu'ils puissent jamais se fondre dans le même creuset : l'un tourné traditionnellement vers une existence patriarcale simple, paisible comme celle que mènent « *le vieux petit saint avec sa femme et ses trois fils* »<sup>4</sup>, l'autre en proie à une « *frénésie d'activité pour acquérir plus de jouissances et de bien-être* ». Et pourtant, par un savoureux paradoxe, les Anglais dont le « *caractère hautain ne saurait s'abaisser à la promiscuité, apparaissent aux yeux des masses [indiennes], comme des gens d'une caste supérieure !* » (p. 61). Sur l'avenir de l'Inde anglaise, Max de Saint-Félix, se révèle comme devant, prophétique : « *L'Angleterre en partira à son heure et avec les garanties qu'elle jugera indispensables d'exiger. De combien de puissances colonisatrices peut-on en dire autant ?* » Et d'ajouter : « *Si la formidable partie que les Anglais jouent aux Indes se tourne à leur désavantage, c'est le glas de la domination française en Asie qui sonnera* » (p. 88).

**(Ch. IV) Golfe Persique, Irak, Désert de Syrie, Damas.** On évoque tour à tour : la vieille dynastie persane des Kadjars renversée par Rezâ Khan en 1925 (p. 118) ; la guerre que se livrèrent en sous main l'Angleterre et la France dans les années qui suivirent le Traité de Sèvres (1920) dont sortit « *l'humiliant Traité de Lausanne* » (1923) ; l'idée du roi Fayçal d'un

<sup>3</sup> NDLA. Il s'agit de l'« *Indian mutiny* » que nous appelons "Révolte des Cipayes" et qui ensanglanta le nord de l'Inde (1857-1858).

<sup>4</sup> NDLA. On a reconnu Gandhi et sa famille.



## Académie des sciences d'outre-mer

royaume arabe sous condominium anglo-français (p.134) qui aurait pu conduire à un apaisement des relations entre Londres et Paris (p.137).

**(Ch. V) Palestine.** Vision désenchantée d'un pays en gestation où se côtoient dans un désordre affligeant les vestiges disparates d'un passé omniprésent, les édifices modernes, les « réclames » tapageuses en anglais, en hébreu. Un musulman interrogé sur les réalisations sociales des sionistes, leurs succès dans le domaine agricole, etc., sans les nier, en fait d'amères critiques, leur reprochant d'abord d'avoir été « financées par l'argent de la "diaspora" ». Inquiet de l'arrivée continuelle de nouveaux immigrants, il s'écrie : « Malheur à nous musulmans si ces indésirables venaient à obtenir la primauté numérique ! » Et conclut : « Sans méconnaître les avantages de votre civilisation américanisée, nous ne croyons pas qu'ils doivent prévaloir sur notre tranquillité. Le sage est celui qui se contente de peu » (p. 160). Propos dignes d'un disciple de Gandhi, la réponse fut sans appel : « Venant d'un pays d'Extrême-Orient, je m'explique votre conception vis-à-vis de la civilisation occidentale, mais pourriez-vous me dire pourquoi vos coreligionnaires ont vendu leurs terres aux communautés juives qui les ont achetées, d'ailleurs, très cher. Le gouvernement britannique s'était refusé à remettre aux nouveaux immigrants les terres vacantes, vous possédiez un excellent moyen de tuer la colonisation juive dans l'œuf ».

**(Ch. VI) Syrie.** La multiplicité des confessions, des rites, des langues, des cultures, des nationalités qui caractérise les territoires sous mandat, en font un lieu propice à l'enseignement du français, dispensé par de nombreux établissements souvent chrétiens : écoles, collèges, universités. On ne parle pas encore de la francophonie, mais on la vit, on la diffuse. Par ailleurs l'administration française développe les plantations de coton « quasi inexistantes sous l'administration ottomane » et relance la sériciculture.

**(Ch. VII). Turquie.** Le constat est sévère : « Quelque idée qu'on ait du gouvernement dictatorial de Mustapha Kemal et de l'avenir qui lui est réservé, on est obligé d'avouer que les capacités administratives de ses subordonnés et l'honnêteté de ceux-ci ne sont pas à la hauteur des conceptions du "Ghazi" dont l'image s'étale partout avec ses yeux exorbités à la Mussolini » (p. 199). En laïc fervent, Atatürk fit abolir le khalifat le 3 avril 1924. Or, bien qu'à un titre personnel il enfreignît les interdits coraniques fondamentaux, jamais il n'avait songé supprimer l'islam. Contrairement à ce qu'écrivit M. de Saint-Félix, à aucun moment la grande assemblée d'Ankara ne « s'est déclarée calife » (p. 201) ; elle avait élu calife Abdülmecit II, l'aîné de la dynastie dont l'influence religieuse fut aussi faible qu'éphémère, le novembre 1922<sup>5</sup>. Il est vrai que depuis, la situation des non-musulmans s'était encore détériorée dans tous les domaines, notamment sur le marché de l'emploi. Ainsi, « Selon un chrétien, sujet turc, le gouvernement exige de toutes les firmes étrangères qu'elles prennent au moins 70% de leur personnel parmi les Turcs... musulmans ». Suite au massacre de plus d'un million d'Arméniens (1915-1916), au déplacement des Grecs (Traité de Lausanne, 1923), ou à leur départ "encouragé", des régions entières furent ruinées. Le sort des Kurdes, même musulmans, n'était guère plus enviable que celui des chrétiens.

---

<sup>5</sup> NDLA. Par la suite, pour remplacer l'organe administratif du Khalifat chargé de gérer le clergé, « "le mufti" (şeyh ül islamat), il a fallu créer une sous-direction des organismes religieux, devenue la "Présidence des Affaires religieuses" (Diyanet işleri Reisliği) », cf. Jean-Paul Roux, *L'islam en Asie*, Payot, Paris 1958.



## Académie des sciences d'outre-mer

(Ch. VIII). Grèce. Un entretien assez vif de l'auteur avec un Grec de Constantinople rencontré sur le bateau qui les menait à Kavalla, sera l'occasion d'une piquante leçon d'histoire. Les échanges partent d'une remarque désabusée de ce dernier : les sympathies de ses compatriotes autrefois acquises à la France, se sont muées en défiance pendant la guerre gréco-turque (1920-1922, gagnée par Atatürk) et confinent à la haine depuis le traité de Lausanne (p. 226). Réponse de notre compatriote : « *Je déplore cette défaite de la Grèce. Cependant l'attitude de Constantin<sup>6</sup> n'était pas de nature à vous concilier les sympathies françaises. - J'en conviens, mais les Turcs en prenant le parti des puissances centrales n'ont-ils pas fait pire ?* » Et d'énumérer la famine, les horribles massacres perpétrés, il ironise, par « *ces pauvres Turcs, si bons, si tolérants* ». Ce Grec, soi-disant francophile, laisse éclater sa rancœur à l'encontre des politiciens français de la république qui dans le traité de Sèvres (1920) ont reconnu - à la Grèce, la rive européenne des détroits, les deux Thrace ; - à la Turquie, la souveraineté sur Constantinople, mais, hélas ! lui ont accordé un mandat étendu sur Smyrne et sa région ! (p. 227). Pire, ils ont fourni des armes aux Kémalistes ! Réponse du Français : « *En réalité, vous avez été victimes de la rivalité anglo-française dans le proche Orient, rivalité absurde que je déplore, qui a été presque aussi néfaste pour nous que pour vous* ». Puis il s'étonne que Venizélos se soit prêté à un échange de populations « *qui relève de la barbarie d'un autre âge* ». Réponse du Grec : « *Conscient de la veulerie des puissances, il se rendait compte que ses frères seraient affreusement persécutés* » (p. 228).

Le voyage touche à sa fin. Succombant aux charmes de l'Attique, après y avoir en vain recherché l'emplacement de Colone, village natal de Sophocle, il se laisse bercer par les strophes sublimes du poète : « *Ici, le rossignol aime à faire entendre ses chants plaintifs, sous l'ombrage touffu du lierre, au sein des vallons verdoyants,...* ». Contemplant la mer violette, d'autres voix lui font quitter cette rêverie bucolique, tandis que les Sirènes « *pleuraient dans la brise, et les marins, pâmés, sentaient, lentes délices, des velours de baisers se poser sous leurs yeux* ».

**Epilogue :** Qui pouvait imaginer le développement actuel de la Chine alors que le pays plongeait dans l'anarchie, subissait les seigneurs de la guerre, sous le regard menaçant du Japon ? L'indépendance de l'Inde grâce à la révolution non violente voulue par Gandhi a triomphé au prix d'une coûteuse tripartition, mais bien des problèmes demeurent presque aussi aigus qu'à l'époque de M. de Saint-Félix : la condition féminine, une démographie galopante, les castes, la pauvreté, les maladies, etc. Si la république indienne compte désormais parmi les pays émergents les plus actifs, la voie qu'elle a choisie est aux antipodes de l'idéal ascétique prêché par le Mahatma. Le proche Orient n'est guère plus rassurant qu'il y a quatre-vingts ans. Les critiques du régime kémaliste étaient justifiées à l'époque, le visage de la Turquie contemporaine est tout différent. Que dire de la Grèce d'aujourd'hui ? Livre très riche, dense, à l'écriture humaniste qui mérite d'être lu, et ce qui est encore mieux, relu !

**Christian Malet**

---

<sup>6</sup> NDLA, Roi de Grèce (1913-1917), beau-frère du kaiser Guillaume II, très hostile aux Alliés pendant la guerre de 1914-1918.